

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Sylvain BRIOLLET

Frivolités

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1926, tome 25, p. 12-19

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

Frivolités !

C'est ignorer le goût du peuple que de ne pas hasarder quelquefois de grandes fadaïses.

L'on n'écrit que pour être entendu ; mais il faut du moins en écrivant faire entendre de belles choses. LA BRUYÈRE.

Le château de Cucugnan, bâti par feu M. le Comte de Boisfleury, était un chef-d'œuvre de mauvais goût dans un paysage charmant. Mais l'accueil des maîtres faisait oublier les tours, les pignons, les créneaux désespérés dans les grands arbres, — puisqu'il faut ces gothiques ornements à toute noble demeure.

Ce mardi, vers deux heures, j'accompagnais M. le Curé de Cucugnan chez les Boisfleury. Pendant que je sonnais, il eut le temps de s'éponger, de chasser avec son mouchoir la poussière qui couvrait ses chaussures et de dissimuler sous la ceinture une tache rebelle. C'était un homme simple qu'on avait oublié dans ce hameau et qui vieillissait doucement entre ses paroissiens et ses livres : sort un peu triste pour celui que la gloire du monde enchante, mais singulièrement propice à l'homme que la gravité de la vie retient.

— Monsieur le Curé, cria le Comte dès qu'il l'aperçut, vous arrivez à temps !

Dans la fumée bleue où jouait le soleil, on voyait en effet les visages animés des convives, leurs bras levés et la robe claire de la Comtesse.

— Laissez-moi cette littérature, me dit-il, et parlons de chasse ou de cuisine. Je rejoignis le Comte, et confortablement assis, nous discutâmes longuement sur la meilleure manière d'apprêter la dinde aux châtaignes.

M. le Curé de Cucugnan, qu'on entourait, souriait malicieusement.

— Alors, on se dispute ! Ces joutes dont il était l'arbitre lui étaient familières.

— On ne s'entend plus ! M. de la Berlue, ancien précepteur du Comte, qui vénérât Delille comme un dieu, représentait ce qu'on peut appeler le Classicisme intégral. L'« Art poétique » était pour lui sacré, inviolable, et il fabriquait de petits poèmes glaciaires, suivant une formule, comme on prépare la pommade de zinc.

— On ne sait plus écrire ! On ne compose plus !

M. Tubicole, critique aux « Débats », brandissait les « Caractères ».

— La Bruyère est formel, on ne peut goûter et critiquer un ouvrage de l'esprit. Ecoutez plutôt : « Le plaisir de la critique nous ôte celui d'être vraiment touchés de très belles choses. » Est-ce clair ?

— Est-ce vrai ? soupira M. Floridor, qu'une opulente chevelure cuivrée signalait à l'attention. Ne répétons pas à l'aventure ces adages de nos pères.

Ce jeu amusait la Comtesse. La contradiction lui plaisait et volontiers elle passait du pour au contre par d'imperceptibles nuances.

— Monsieur le Curé, je vous en prie, pacifiez ces Messieurs.

— Il me semble, fit-il, que le critique juge comme il écrit, ou plutôt comme il s'imagine qu'il écrirait, s'il était poète, dramaturge ou romancier.

— Expliquez-vous, Monsieur le Curé.

— Laissons la parole à nos amis, — et pour que nous ayons une doctrine organisée, chronologique, commençons par les jeunes écoles. Monsieur Floridor, nous vous écoutons.

M. Floridor appuya mollement sa tête sur une main longue et blanche, après avoir dégusté son moka.

— La « Pomme d'Amour », vous le savez, Madame et Messieurs, est une association d'auteurs que la vaseline académique rebute : j'ai l'honneur de la présider. Pour nous, l'art est gratuit. Il plane au-dessus du temps, de l'espace, de la réalité. Il a sa fin en soi. Toute production sincère, née d'un sentiment profond, est légitime. L'art est maintenant un oiseau sans ailes, mais l'art est libre ! Parce qu'il ne résulte que de la fantaisie de l'artiste, il représente la vie changeante, diverse et toujours imprévue !

M. de la Berlué : Quelle pétulance !

Le Curé de Cucugnan : Vous dites vrai, mon ami. Si vous considérez l'art «in abstracto», comme disent les barbares philosophes. Or, ce qui nous intéresse et ce qui subit notre contrôle, c'est l'œuvre concrète : acte humain soumis aux règles de l'activité humaine.

M. Tubicole : On ne saurait mieux distinguer et La Bruyère, si docte en la matière, vous approuve. « Tout l'esprit d'un auteur consiste à bien définir et à bien peindre ». Ce « bien » annonce une comparaison, suppose un second terme. L'artiste dépend donc de la nature qu'il peindra. « Il faut exprimer le vrai pour écrire naturellement, fortement, délicatement. »

Le Curé de Cucugnan : Si l'on examine les œuvres que les siècles consacrent, on leur trouve des qualités communes qui semblent faire partie de la nature humaine et qu'on ne renie pas sans dommage. Ainsi l'œuvre d'art dépendrait non seulement de la morale en ce qu'elle ne peut faire abstraction du bien ou du mal, mais aussi d'un certain métier.

M. Floridor, impertinent : Homère, de qui tenait-il ses règles, Monsieur le Curé ?

Le Curé de Cucugnan : Mon cher ami, de la clarté ! A supposer que les règles n'existassent pas au temps d'Homère, faut-il conclure qu'il écrivit « sans » les règles, à la manière des faux romantiques ?⁽¹⁾ N'est-il pas plus logique d'invoquer le travail patient, l'intelligente probité qui choisit ses matériaux ? Vous avez contre vous tous les artistes dignes de ce nom. Les proportions d'un monument, l'agencement d'un tableau, l'équilibre d'un poème, sont le fruit non de l'improvisation, mais du calcul⁽²⁾. Pour avoir négligé ce principe, certains artistes, malgré « l'Esprit » qui les rend sublimes en quelques endroits, sont d'une faiblesse inconcevable.

(1) Les premiers romantiques formés par les études classiques composent parfaitement.

(2) N'oublions pas les innombrables études de Bramante, de Raphaël, et les retouches de Virgile, qui n'obéissaient pas à une impulsion désordonnée, mais suivaient un plan longuement mûri.

La Comtesse : Un arbre, ce n'est pas un poteau noir surmonté d'un peu de vert !

M. de la Berlue, doctoral : Et cet ensemble de lois, hors desquelles l'œuvre d'art n'existe pas, le dix-septième siècle l'a fixé immuablement.

Le Curé de Cucugnan : Peut-être exagérez-vous, Monsieur le Précepteur, car vous interprétez ma pensée selon vos sentiments.

La Comtesse : M. de la Berlue n'est pas difficile.

Le Curé de Cucugnan : Ne taquinons pas cet homme aimable et paléontologique. Revenons à nos moutons.

La Comtesse, entonnant : Il était une bergère...

On rit. Tandis qu'on verse du moka chaud et qu'on allume les cigares éteints, les hôtes échangent des propos indifférents sur la vue qui est apaisante et douce au-delà du bouquet de tilleuls.

Le Curé de Cucugnan : Nous voilà pris entre deux opinions extrêmes. La « Pomme d'Amour » légitime toutes les inspirations sincères, les règles sont ce que l'artiste veut qu'elles soient et des nouveautés comme celles-ci captivent M. Floridor :

Non, cher Monsieur, d'abord je crains la confusion.
Je suis civil et officier de l'instruction publique.
Que dire encore au sire qui veut me faire honneur,
Sinon que l'heure n'est pas un bâton de réglisse
Qu'on lèche ou prend pour appui à volonté.

Ces incongruités exaspèrent M. de la Berlue, que les Muses n'ont pas habitué à ce langage exotique. Il aime le nombre, la sécurité dans l'invention et ces vers de Delille le plongent dans le ravissement :

Sous les remparts de Rome et sous ses vastes plaines
Sont des antres profonds, des voûtes souterraines
Qui, pendant deux mille ans, creusés par les humains,
Donnèrent leurs rochers aux palais des Romains ;
Avec ses rois, ses dieux et sa magnificence,
Rome entière sortit de cet abîme immense.

N'y aurait-il pas entre l'anarchie (je vous demande Pardon, Monsieur Floridor) et la mort de l'art (excusez-moi, Monsieur de la Berlue) un moyen terme qui serait celui que postule la raison.

M. de la Berlué et M. Floridor, étonnés : Oh ! oh !

La Comtesse : Il n'est pire sourd que celui qui ne veut pas entendre.

Le Curé de Cucugnan : Restreignons le champ de nos investigations et bornons-nous aux Lettres. Les éléments du langage se divisent en deux groupes, comme l'a rappelé un éminent pédagogue ⁽¹⁾. Les uns sont essentiels : le sujet, le verbe, le prédicat ; les autres accidentels : épithètes, appositions, etc. Deux grandes règles s'imposent immédiatement : celui qui supprime sans prudence des éléments essentiels tombe dans l'obscurité ⁽²⁾ ; celui qui s'attache aux éléments accidentels sacrifie la virilité de son style et sa note intelligente.

La Comtesse : Vous voulez dire, Monsieur le Curé, que l'artiste est en quelque sorte esclave de son instrument.

Le Curé de Cucugnan : C'est cela même ; ainsi les langues ont un tour national et les œuvres les moins françaises sont celles qui supportent le mieux la traduction : je n'examine pas si elles sont plus universelles, je constate que le temps les vieillit et les rejette comme un organisme sain des corps étrangers.

La Comtesse : Voilà une règle d'or qui ne paralyse point les hommes, puisqu'elle n'a pas empêché les chefs-d'œuvres.

Le Curé de Cucugnan : Je vous sou mets un petit poème où la vérité dans l'invention, l'unité dans la disposition, la clarté dans l'exposition brillent d'une façon éclatante. Sent-il le moisi ?

Pourquoi Jules-César se plaint-il d'Alexandre ? (3)
Las des félicités qui ne l'ont pas vaincu,
Le chauve libertin juge à leur goût de cendre,
Les futiles trente ans qu'il a déjà vécu.

(1) La « Grammaire musicale ». A. Sérieyx.

(2) Il ne faudrait pas confondre l'obscurité de Claudel avec la concision de Maurras, dont on a dit que les ouvrages seraient classiques un jour... mais pour les agrégés.

(3) Charles Maurras.

Heureux l'adolescent aux victoires fécondes! !
Mais son cœur ressaisi comme un glaive puissant,
Va disputer aux dieux un empire du monde
Qui vaut plus que son poids de larmes et de sang

Ainsi furent polis et domptés tous les hommes,
Ainsi pour la concorde apparut le Guerrier,
Ainsi, dure Vénus, ô planète de Rome,
La semence du myrte éleva ce laurier !

La Comtesse : Un peu sévère !

M. Floridor : Mais tout est beau pour moi, j'accepte tout.

M. Tubicole : Sachez, jeune homme, « qu'il y a dans l'art un point de perfection comme de bonté ou de maturité dans la nature. Celui qui le sent et qui l'aime a le goût parfait ; celui qui ne le sent pas, et qui aime en deçà ou au delà, a le goût défectueux ». Il ne faut pas tout aimer, mais seulement ce qui est beau, comme dit l'autre.

Le Curé de Cucugnan : Et n'est-ce pas Lucien Dubech qui écrivait : « Le vrai goût est toujours audacieux. » Écoutez la suite. Qui dit vrai goût dit haute culture et le contact permanent avec les *réussites* des maîtres est le plus sûr contrôle pour éviter l'excès. Le novateur, le révolutionnaire est celui qui a derrière lui la plus grande masse de tradition... Il appliquera d'instinct la règle nationale, la loi d'un esprit assez fort pour ajouter à ses propres inventions, celles d'autrui, qu'il accueille, qu'il tire, qu'il assimile et qu'il rend au monde portées au point où elles deviennent des modèles.

La Comtesse qui bâille discrètement : Nous sommes loin de la critique.

Le Curé de Cucugnan : Nous y arrivons.

M. Floridor : Le critique ouvre son cœur, étale son âme. Il veut sentir. C'est un être féminin, passif. C'est une lyre dont les cordes frémissantes vibrent à tous les souffles.

M. Tubicole : Le critique est un être éminemment actif, intellectuel. Ses nerfs sont morts et ses sens atrophiés.

M. de la Berlué : Le critique est un homme sage,

ennemi de la nouveauté. Il a trouvé dans Boileau son maître, le Maître : tout ce qui s'écarte de ses enseignements est jugé, condamné à priori.

La Comtesse, amusée : Gustave, (c'est le nom du Comte) nos hôtes perdent la raison !

Le Comte, sans se déranger : J'en étais sûr. — Nous pensons tous deux, fit-il en me désignant, qu'Aurélié (c'est le nom de la cuisinière) se fait vieille et qu'elle exagère l'emploi du laurier.

La Comtesse : Fi, les hommes charnels !

Le Curé de Cucugnan : Rassemblons nos esprits. Je pense que celui qui se soumettrait à la discipline de Boileau ferait une œuvre parfaite qui pourrait être parfaitement ennuyeuse, mais qu'en dehors de ce cadre, l'artiste, en se conformant à ces règles simplement humaines et naturellement nécessaires que je vous proposais, pourrait atteindre la beauté. Le critique, s'il est humain, ne doit ni abdiquer sa raison, ni renier ses sens. N'oublions pas que la bête en l'homme est tenace et qu'on se surprend à admirer de petites horreurs. Est-ce que les musiques de carrousels ne nous font pas chavirer l'âme, parfois ? Stravinsky le sait, qui sans crier gare surprend et corrompt l'auditeur par une de ces chansons des rues ; qui, par une excitation savante des nerfs, — comme on provoque l'exaspération voluptueuse d'un chat en lui pinçant la queue, — met le public haletant hors de lui-même, le fait râler de désir et d'aise.

La Comtesse, qui se souvient, chantonne : Ell'avait un' jamb' de bois...

Le Curé de Cucugnan : C'est cela ! Mais on n'admire plus lorsqu'on découvre le truc, on se tient sur ses gardes, comme devant ces tentations grossières qui déroutent parfois les plus forts par leur soudaineté. Ce qui, chez l'animal est simplement sensation, devient volupté dans l'homme, qui applique son esprit, redouble, prolonge, renouvelle d'excitation nerveuse. L'artiste qui aide à cette perversion est un malfaiteur.

M. Floridor : Je suis pour l'indépendance.

Le Curé de Cucugnan : Vous vous trompez vous-même. Une critique purement subjective ne tient pas debout. Le

critique doit rendre compte de son jugement. Cette phrase : ceci est beau ; suppose que vous voyez l'œuvre en harmonie avec certains principes, sinon vous devez tout admirer ou choisir au gré de votre humeur déconcertante. Pratiquement, M. Floridor, vous choisissez parmi les productions de tous les temps, vous n'accepter pas tout, vous avez des répulsions, des enthousiasmes. Ce choix dépend des règles étroites d'un cénacle (et c'est votre cas), ou de quelques règles plus générales. Et l'on constate une fois de plus, que les hommes les plus révolutionnaires sont aussi les plus intransigeants et les plus fermés.

M. Tubicole : Et la Bruyère ?

Le Curé de Cucugnan : La Bruyère insiste plutôt sur l'activité de l'esprit tout occupé à saisir le défaut : activité purement intellectuelle, mais insuffisante. N'est-ce pas goûter une œuvre pleinement, que de la comprendre selon la vérité ? Encore ici, l'analyse tue le plaisir et l'excessive indulgence de la chair le souille.

La Comtesse : Ne séparons pas ce que Dieu a uni.

Le Curé de Cucugnan : J'aime rattacher toute chose à la nature de l'homme : elle donne la clef de tous les problèmes. La critique, si elle n'est plus qu'un « métier », perd bien de son lustre, et je ne crois pas qu'on puisse poser en règle cette boutade qui sent la mauvaise humeur.

M. Tubicole : M. le Curé, vous êtes audacieux.

M. Floridor : Vous maltraitez la « Pomme d'Amour » !

Le Curé de Cucugnan : Combien croient ravir la pomme des Hespérides qui montrent un navet aux yeux étonnés de la foule.

Le Comte : Messieurs les Grammairiens, je déclare la séance close. (A la Comtesse) : Ma chère, faisons un tour de jardin, ces Messieurs mangeront des groseilles et des framboises : c'est substantiel et parfumé.

La Comtesse : Oh ! Gustave, je le répète, tu manques de poésie !

Sylvain BRIOLLET.